



OLIVIA
ELKAIM

LE
TAILLEUR
DE
RELIZANE

Stock

DU MÊME AUTEUR

Les Graffitis de Chambord, *Grasset, 2008*

11 femmes (collectif), *J'ai lu, 2008*

Les Oiseaux noirs de Massada, *Grasset, 2011*

Un convoi pour Juan-Les-Pins, *Moteur, 2011*

Nous étions une histoire, *Stock, 2014*

Sur le divan (collectif), *Stilus, 2017*

Je suis Jeanne Hébuterne, *Stock, 2017*



Olivia Elkaim

Le tailleur de Relizane

roman

Stock

L'auteure a bénéficié d'une bourse du Centre national
du livre pour l'écriture de ce roman.

Couverture : Raphaëlle Faguer

© Éditions Stock, 2020

ISBN : 978-2-234-08567-1

www.editions.stock.fr

À Ruben, Ulysse et Aurélien

*« On dit qu'il faut couler les exécrables choses
Dans le puits de l'oubli et au sépulcre encloses,
Et que par les écrits le mal ressuscité
Infectera les mœurs de la postérité ;
Mais le vice n'a point pour mère la science,
Et la vertu n'est pas fille de l'ignorance. »*

*Théodore Agrippa d'Aubigné,
Les Tragiques, Livre II*

Un monde disparu

Ils portent des fusils de chasse en bandoulière, des dagues fichées dans leurs ceintures. Ils cognent contre la porte vitrée, au troisième étage du 39, boulevard Victor-Hugo. Ils ont trouvé l'appartement dans le noir. Ils étaient bien renseignés.

Ils patientent dans la coursive.

Combien sont-ils ? Cinq, six, pressés les uns contre les autres, et un septième au volant du camion qui attend en bas, à l'angle de la rue du Fortin. Moteur coupé, phares éteints.

L'eau jaillit de la fontaine au milieu du patio. Son murmure se mêle aux chuchotements des hommes et à un cri autoritaire :

– Sors, Marcel !

Un silence épais lui répond.

Depuis des années, depuis cette Toussaint rouge où tout a basculé, les voisins ne font que somnoler. Ils guettent en s'agaçant dans leur lit jusqu'à l'aube. Mais cette nuit, ils font semblant de dormir, sourds aux bruits inhabituels dans la coursive.

– Sors, Marcel !

Il est minuit passé. La chaleur est retombée, on respire un peu mieux. Un souffle chaud allège la moiteur. C'est toujours comme ça, en octobre, à Relizane.

*

Marcel a tout entendu. Le camion dont les pneus avaient crissé sur l'asphalte à l'entrée de la ville. Le trot des hommes sur le carrelage, dans les escaliers. Les voix gutturales.

Il s'est levé, a enfilé un pantalon en lin beige, une chemisette rayée, des espadrilles.

Il les attend.

Il est prêt.

Une dernière fois, il regarde ses deux garçons dans la pénombre. Le pouce dans la bouche, les yeux clos. Ils sourient dans leur sommeil.

Marcel parvient encore à soulever Pierrot d'un seul bras et à porter Jeannot sur ses épaules. Mais ses fils ne s'intéressent déjà plus aux jeux des tout-petits. Ils ne veulent plus, quand ils donnent la main à leurs parents dans la rue, à l'infini compter « un, deux et trois » avant d'être lancés en l'air.

*

Pierre et Jean, pour l'état civil et l'école, dans la rue, et même pour la famille.

Marcel et Viviane étaient de la première génération de Juifs, en Algérie, à s'assimiler par des prénoms passe-partout d'Européens. Ils avaient donc choisi pour leurs enfants des patronymes bien français, comme les leurs.

Mais pour les registres, à la synagogue, et pour faire plaisir aux anciens, ils les avaient aussi appelés Joseph et Moïse, comme les grands-pères de chaque côté de la famille.

Marcel ne voulait pas faire d'histoires.

Malgré les coups contre la porte vitrée, les enfants ronflent au pied du lit matrimonial, sur des matelas au sol. Dans ce deux-pièces que Marcel avait acheté pour leur mariage, sept ans auparavant, il n'y a qu'une seule chambre.

Viviane n'avait accepté de quitter Oran, sa mère et ses sœurs, le bel appartement de la rue Monseigneur-Cantel, qu'à une seule condition : à Relizane, ils n'habiteraient pas avec Lella, la mère de Marcel, entassés dans son logement minuscule, où il n'y avait aucune commodité, pas même le gaz, et juste une lampe à pétrole pour s'éclairer.

Déjà, il lui faudrait vivre dans cette ville à la si mauvaise réputation. Plaine aride, désert brûlant huit mois de l'année qui obligeait à se changer deux fois par jour et à dormir enroulé dans des draps mouillés. Elle devrait supporter cette Cayenne soumise aux

invasions de sauterelles, de moustiques gros comme le pouce et où sévissaient encore le choléra et les épidémies de typhoïde.

Marcel avait dépensé toutes ses économies, ses paies de soldat, sa prime de démobilisation de mille francs, jusque-là scrupuleusement conservées au comptoir d'escompte de Relizane, dans cet appartement petit mais fonctionnel, pour satisfaire sa jeune épouse.

*

– Ouvre, Marcel !

Une voix d'homme, impérative.

Viviane s'est redressée, blême. Sa chemise de nuit en coton laisse entrevoir ses seins lourds, aux aréoles brunies et élargies depuis la naissance des enfants.

Elle mord le drap cousu de leurs initiales, V. & M.

– Tu ne vas quand même pas leur ouvrir, Marcel ?

Le souffle court, elle répète :

– Tu ne vas pas leur ouvrir ?

Ils défonceront la porte, rien ne leur fait peur.

Ils frappent d'abord quelques coups, puis cassent, c'est ainsi. Parfois même ils égorgent les enfants, éventrent les femmes enceintes. On retrouve des cadavres de jeunes appelés, défigurés, dévorés par les vautours, dans des trous caillouteux. Corps mutilés, sexes tranchés.

Viviane ne lit-elle jamais *L'Écho d'Oran*, *La Dépêche algérienne*, leurs manchettes affichées en lettres de sang sur la vitrine du bar-tabac Le Bordeaux tenu par Maxime, l'un des quatre frères de Marcel ?

Au sud de Relizane, treize militaires venaient d'être assassinés à coups de machette. Des enfants qui jouaient à chat étaient tombés sur les dépouilles abandonnées, nues, dans un ravin. Uniformes et armes dérobés.

*

Quand Marcel, accoudé au comptoir, boit le café, feuillette les journaux, écoute les hommes commenter les informations à voix basse, il ne peut s'empêcher de penser : Mon Dieu, c'est de pire en pire. Il repose sa tasse, laisse la monnaie sur le zinc, et chasse cette idée. Non, ça va s'arranger, tout finit toujours par s'arranger.

Passé le seuil de son atelier, il oublie les événements, ajuste ses lunettes, compte les commandes sur le bureau, puis met le pied sur la pédale grillagée de la Singer. Le ronron intermittent de la machine, le froissement des tissus sous sa main se mêlent au cliquetis du rideau à perles et au brouhaha de la rue du Fortin : vociférations du rémouleur tirant sa meule, « Repasse couteaux, repasse ciseaux ! », sabots des ânes et des chevaux sur la terre battue et cris des maquignons, qui lui parviennent depuis le marché aux bestiaux.

*

– Tu ne vas pas leur ouvrir, dis ?

Que croit-elle donc ? Qu'il suffirait de la fermer, de faire le mort pour leur échapper ? De faire comme s'il n'y avait personne ? Mais tout le monde sait ici que Viviane et Marcel ne prennent jamais plus d'une journée de congé, qu'ils n'ont pas assez d'argent pour voyager, ne serait-ce qu'à Alger, que leur seule occupation, le dimanche, est de pique-niquer au barrage de la Mina ou de se baigner dans les criques de Mostaganem.

Maintenant les hommes cognent contre le vasistas de la cuisine. Le carreau jaune se fend dans sa longueur.

– N'y va pas, Marcel !

Mais ils finiront par réveiller les enfants, avec leurs grands coups.

Marcel s'avance dans le couloir.

– N'y va pas !

Il attrape le Borsalino en paille sur la patère et entrebâille la porte.

Il reconnaît l'Arabe face à lui. Ses yeux noirs en tête d'épingle, des traits à la serpe, les cheveux longs et crépelés sur les épaules. Il habitait au coin de l'immeuble de sa mère, rue des Marchés, dans le quartier nègre. Ils avaient grandi ensemble, s'agrippaient aux dos des femmes quand elles faisaient la lessive en chantonnant, au

milieu de la courette, jouaient au football sur le terrain vague derrière la mosquée. Avec les copains, ils le surnommaient « l'Indien ».

– T'auras pas besoin de chapeau, Marcel, fais pas ton zazou.

Il lui enfile un sac en toile de jute sur la tête et lui lie les mains dans le dos.

*

L'Indien le pousse dans l'escalier.

Derrière eux, la troupe suit en silence.

Marcel les connaît tous, c'est certain.

Il a peur, d'une peur huileuse comme pendant la campagne d'Italie. Certains camarades de la troisième division d'infanterie restaient debout, héroïques, face au feu des mortiers et à la mitraille automatique. Leur sang imbibait les pentes neigeuses des Apennins.

Marcel, lui, attendait à l'arrière, assis sur un cageot de munitions, tête posée entre les bras. Le matricule 263 était garde-magasin, tailleur militaire, parce que, avec ses mauvais yeux, la nuit, et même certains jours humides et glacés, il était incapable de distinguer à plus de deux mètres, et, bien sûr, de viser.

Pendant les combats, une odeur de mort planait, bestiale, féroce.

Au petit matin, Marcel redoutait de découvrir, parmi les tués, son frère Maxime, engagé dans le même régiment que lui au désespoir de leur mère.

Il comptait les dépouilles, les enveloppait dans des draps, chantait le kaddish quelle que soit la religion du soldat, ça peut toujours servir. Puis il préparait les paquetages à renvoyer aux familles en Algérie.

Marcel n'a jamais su faire autre chose qu'aider les morts à trouver le repos. Il n'a jamais manié une arme à feu, un canon, ni même jamais égorgé un poulet. Il laissait cette tâche à l'un de ses quatre frères. Quand les voisins musulmans de ses parents saignaient le mouton pour l'Aïd dans la cour, il disparaissait en mobylette. On ne le voyait réapparaître qu'au milieu de la nuit, quand les pavés avaient été récurés au grattoir par les femmes à genoux, qu'on n'y

voyait plus les rigoles de sang ni les tripes retirées et jetées encore vives et chaudes.

Il n'est jamais parvenu à avaler un seul morceau de cette viande, même pour faire plaisir aux copains.

*

Marcel ne sent plus ses jambes.

La coursive, les escaliers, le nez de marche cassé au premier étage, les boîtes aux lettres en fer à gauche, la porte d'entrée de l'immeuble qui s'ouvre, dans un claquement sec, sur la rue du Fortin, il reconnaît tout cela à l'aveugle.

Qu'est-ce qui pourrait encore le sauver ?

Il trébuche, l'Indien le rattrape par le bras.

– Allez, avance, traîne pas, on a pas le temps.

Il étouffe sous le sac en toile de jute.

Il sue.

Dix doigts à écraser, dix ongles à arracher et combien de dents à fracasser ? Il ne résistera à aucune forme de torture.

Avant d'ouvrir la porte, il a rassuré Viviane, d'une voix claire :

– Reste tranquille là-haut avec les enfants, bouge pas, je reviens.

Maintenant, il craint qu'elle ne commette une bêtise. Sa femme est si imprévisible.

*

Quand il l'avait rencontrée, et pendant les premiers mois de leur mariage, il l'avait crue solide, d'une âme à l'image de son corps bien charpenté.

Elle n'était pas la plus jolie des femmes qu'il avait croisées dans sa vie. Les plus belles vivaient au bord du Rhin, où il était resté deux ans à la fin de la guerre, avec son régiment. Ces blondes pulpeuses aux cheveux d'or tels qu'il n'en avait jamais vu en Algérie, des Lorelei entre les bras desquelles il oubliait parfois cette terre sèche où sa mère l'attendait, où elle lui avait fait promettre de revenir vivant après la guerre.

Les traits de Viviane étaient grossiers comme ceux d'un homme : des joues rebondies, un nez fort et des cheveux épais, indomptables, de la paille de fer. Mais elle était travailleuse. Les élégantes vantaient sa façon. À Relizane, elle se ferait une clientèle en quelques semaines.

– Hanches larges, celle-là, beaux enfants, avait commenté sa mère quand Marcel les avait présentées.

Cela avait suffi à le convaincre qu'il était temps de se marier. Il avait trente-cinq ans. Il ne voulait pas finir vieux garçon ni veuf d'une épouse de mauvaise constitution qui serait morte en couches dès leur premier enfant.

*

À la naissance de Pierre, au début de l'été 1952, Viviane avait changé. C'était imperceptible. Elle continuait d'honorer les commandes. Mais Marcel la retrouvait parfois assise par terre, en larmes.

Le bébé braillait, elle restait en position fœtale, nue sur le carrelage. Pour un oui ou pour un non, elle invectivait son mari d'une voix aigre qui le glaçait. Tu rentres trop tard, il n'y en a que pour ton travail, pourquoi tu as encore traîné chez ta mère, tu as oublié de rapporter les pastèques pour le dessert.

Elle refusait les invitations. Les soirées sous le kiosque de la place de la Mina, à se déhancher sur *La Danse atomique*, ne l'amusaient plus. Marcel avait cessé de fredonner les tubes de Dario Moreno à son oreille, renoncé à ces heures suspendues, dans la nuit moite de Relizane. Il aimait tant repousser le moment d'aller se coucher.

– Viviane, bon sang ! On a l'éternité pour dormir.

Quand ils remontaient le boulevard Victor-Hugo, sous les ficus aux branchages enchevêtrés, Marcel tenait son bras, elle poussait le landau. Ils auraient pu former un beau couple si elle avait daigné sourire un peu, revêtir une robe cintrée plutôt que cette blouse grise informe.

Son visage s'était fermé. Des cernes creusaient son regard. Après quelques mètres, elle demandait à rentrer.

– Je suis épuisée.

*

Dans la famille, on la disait exclusive, jalouse.

– Celle-là, elle se prend pour Mme Clempeter, raillaient Alice et Juliette, les sœurs de Marcel.

Elles ne lui pardonnaient pas son air hautain, le nez en l'air, ses yeux noirs et fuyants.

Les deux jeunes femmes se mettaient à l'écart de la table où, sur la toile cirée, s'entassaient des coupelles en argent remplies d'olives, de fenouil et de radis coupés fin par Lella. Elles bavassaient à n'en plus finir, cachées derrière leurs éventails multicolores.

Elles se moquaient du physique ingrat de leur belle-sœur, de ses chemisiers crème qui rehaussaient son teint de mulâtresse.

– On dirait une mouche tombée dans un verre de lait.

Marcel les aurait giflées et, alors même qu'il n'avait d'habitude aucun geste de tendresse pour Viviane, il entourait ses épaules d'un bras, posait une main sur la sienne et entrelaçait leurs doigts.

Quelques jours avant leur mariage, il l'avait emmenée à la promenade de Létang, à Oran. Ils s'étaient assis sous un auvent, avaient regardé les passants. Marcel avait sorti de sa poche un bonbon Golia, en avait retiré le papier soyeux et le lui avait offert au creux de sa paume. Il avait pris dans sa main ses doigts potelés et lui avait juré secours, fidélité et douceur pour le reste de leurs jours.

Il n'avait rien oublié de sa promesse et n'était pas le genre d'homme à se dédire.

Viviane n'était ni jalouse, ni hautaine, lui le savait. C'était bien plus grave : elle n'avait plus envie de rien.

*

Le moteur vrombit. Le chauffeur tape du plat de la main sur le volant.

L'Indien pousse Marcel à l'arrière du camion.

Ils montent tous à leur suite.

Ils partent et, malgré la bâche kaki qui claquette contre la tôle, il entend la voix de Viviane, stridente.

– Ne le prenez pas ! Sans lui, je n’y arriverai pas ! Ne le prenez pas !

Elle cavale derrière le camion qui disparaît dans le noir.

*

Plus vite, plus vite, allez. Un pied devant l’autre, plus vite.

Viviane va rattraper le camion, saisir la main de Marcel, le ramener à la maison, comme dans les films.

Sur grand écran, tout se termine toujours bien.

Mais cela fait des années qu’elle n’a pas fréquenté les fauteuils du Rex ou du Casino, depuis *Chantons sous la pluie*, quelques jours avant la naissance de leur deuxième enfant.

Avec Marcel, ils s’étaient tenus par la main pendant toute la séance. À l’entracte, il avait acheté un cornet de cacahuètes grillées. Elle n’y avait pas touché. Son ventre énorme, dissimulé sous des robes évasées, longues sous le genou, l’indisposait. Les brûlures d’estomac l’empêchaient d’avaler autre chose que les purées de Pierrot. Tout la dégoûtait, la viande, les odeurs de tabac, les parfums au jasmin, la moquette rouge du cinéma, jonchée de mégots et de coques de pépites recrachées par les spectateurs. Elle ne savait pas où poser le pied, ça craquait sous sa semelle.

– Viens, on s’en va, sinon je vais dégueuler.

Elle court après le camion pour empoigner le bras de Marcel. Plus vite. Elle s’essouffle, étouffe, ralentit le pas. Elle ne sent plus ses jambes, le sol se dérobe, l’engloutit. Elle tente de se tenir au mur, racle le dos de ses mains contre le crépi d’un immeuble. Elle trépigne, déchire les manches de sa chemise de nuit avec ses dents.

– J’ai mal !

Elle s’effondre, seins à l’air, jambes arquées.

– Viviane...

Du sang file au coin de sa bouche.

– Viviane, réponds-moi.

Un homme se penche, tapote ses joues. Il ressemble à Marcel, avec quelques années de moins.

*

Quand elle avait rencontré son futur mari, il avait déjà la tête chauve, ceinte d'une couronne de cheveux gris. Sa moustache finement taillée et des lunettes rondes, cerclées de métal, lui donnaient un air austère.

Marcel avait de bonnes manières, portait des costumes à la dernière mode. Il sentait l'eau de Cologne et les bonbons à la réglisse. Elle allait avoir vingt-cinq ans. Elle cherchait un homme sérieux. Lui avait bonne réputation.

Il y avait tellement d'histoires de jeunes femmes dont les maris se volatilisaient quelques mois après le mariage. À peine la bague au doigt, ils étaient vus devant une maison close du quartier espagnol d'Oran, entretenaient une Européenne. Certains hommes se révélaient des brutes, c'était peut-être cela le pire, quand ils dévoilaient leur vrai visage derrière la porte fermée de la chambre à coucher.

– Parle-moi, Viviane !

Elle reconnaît Léon, le plus jeune frère de son mari, celui qu'on surnomme « Léon-le-joyeux » tant il aime danser et rire, faire des blagues pendant le séder, à Pessah, et les soirs de shabbat.

Mais que fait-il ici ?

– J'ai entendu, Viviane, tout le monde a entendu dans le quartier, le camion, tes cris, les felouzes.

Pourquoi personne n'était sorti alors ? Pourquoi personne ne l'avait aidée à retenir Marcel ? Voilà comment étaient les gens. Aucun courage. Les malheurs des autres, depuis longtemps, n'affectaient plus personne. On avait peur pour soi, pour ses enfants. On espérait être épargné, passer entre les gouttes.

– Relève-toi, c'est dangereux de traîner ici au milieu de la nuit. On peut pas rester plantés comme ça.

Là-haut, Léon fait chauffer de l'eau, mélange miel et fleur d'oranger.

– Bois. Marcel va rentrer.

Ceux qu'on emportait ne revenaient jamais. Parfois on ne retrouvait même pas les corps. Pas besoin de lire les journaux. Les femmes racontaient cela au hammam, en se frottant le dos et les bras avec un gant de crin et du savon noir. Viviane les écoutait en silence, croyait tout ce qu'elles disaient.

Mais que pouvait-il arriver à Marcel ? Tout le monde appréciait son mari : les Européens, les Arabes. Chez les Juifs, on l'aimait parce qu'il était volontaire pour s'occuper des morts, préparer les tombes, toujours prêt à baisser le rideau de son atelier pour assister une famille en deuil, rappeler le rituel de la shiv'ah avant que le rabbin ne débarque, entouré de sa cour. On racontait aussi que Marcel savait parler aux défunts, leur faire passer des messages, d'âme à âme.

*

– Bois.

Assise sur le lit, Viviane se balance d'avant en arrière, les yeux dans le vide.

Pierre s'est redressé sur son matelas. Du plat de la main, son oncle Léon lui fait signe de se taire. Mais l'enfant l'ignore.

Il se lève et s'approche de sa mère, aperçoit ses doigts blessés, l'alliance couverte de sang et de plâtre. Une croûte grenat se forme sur le dos des mains. Les larmes creusent des rigoles sur ses joues charnues.

– Maman !

Il veut serrer son visage entre ses petites mains, palper sa bouche, saisir dans sa paume le menton qui tremble.

– Maman !

Quand il la trouve en pleurs, les mains cramponnées à la gazinière, incapable de terminer le ragoût qu'elle cuisine, ou couchée sur le dos par terre, dans le salon, telle un gros scarabée, la poitrine de Pierre se déchire comme une feuille de papier.

- Maman !
- Je veux pas te voir, toi ! Va-t'en de là !

En l'absence de Marcel, les enfants lui sont insupportables. Leurs gestes désordonnés, leur façon chaotique de se déplacer dans le petit appartement et d'y mettre le bazar, de tout salir, y compris les beaux vêtements qu'elle leur confectionne, leurs mains poisseuses sur le tissu des rideaux acheté chez Boujot à prix d'or.

Ils sont infernaux.

Marcel est permissif avec eux, toujours à pardonner leurs caprices, à les emmener faire du vélo, l'un sur le porte-bagages, l'autre assis sur le guidon, et des tours de manège en face du Prisunic, en veux-tu, en voilà. Il ne leur refuse rien. Elle, elle ne peut pas s'empêcher de dégainer le martinet, de les fesser au moindre regard de travers. Il faut bien les dresser un peu.

Qu'ils disparaissent, eux aussi.

- Va-t'en de là !

Au petit matin, bien avant l'heure de l'école, Léon accompagne Pierre et Jean chez leur grand-mère, un peu plus haut, dans le quartier nègre.

Viviane ne pourra pas s'en occuper tant que Marcel ne sera pas rentré. Tout le monde, dans la famille, sait qu'elle en est incapable.

*

Pierre voudrait tant que sa mère ressemble à cette grand-mère, mémé Lella, pas à cette femme qui le chasse quand il veut l'embrasser. Non, pas cette dame, pas cette dame, se répète-t-il, et à son frère Jean, de quinze mois son cadet, il chuchote :

- Viviane, elle me fait peur, je l'aime pas.

Il la désigne par son prénom. Celle qu'il voudrait appeler « maman », c'est sa mémé ridée comme une mangue sèche. Sa mémé qui a mis au monde dix enfants et qui ne se plaint jamais.

Pierre voudrait habiter son appartement sans fioritures, empli uniquement d'objets utiles, mais où il trouve toujours des gâteaux au

miel, disposés sur la table.

Il aimerait dormir toutes les nuits dans le lit de sa mémé, bien au chaud contre son corps énorme, manger les brochettes de poulet cuites dans le *kanoun*, jouer aux voitures en l'entendant houspiller les petites voisines arabes ou ahaner pendant qu'elle passe la serpillière. Il clapoterait dans le seau plein de Javel, grimperait sur son dos quand elle savonnerait son linge sale sur la planche de bois, dans la cour, de bas en haut, de haut en bas, avant de recevoir ses coups de torchon sur les fesses.

– Digage di là !

Il l'observerait quand elle partirait au marché, se déplaçant tel un culbuto, quand elle dormirait aussi, ses longs cheveux blancs dissimulés sous un foulard de jais, même la nuit. Il examinerait de plus près ce visage étrange, dissymétrique, dont la partie gauche est paralysée depuis le décès de son mari, quelques années avant la naissance de Pierre.

Le petit garçon ne comprend pas la langue gutturale de sa mémé Lella, un mélange de mauvais français, d'argot espagnol et d'arabe dialectal, des « i » secs à la place du « é », des « i » traînant pour le « ai ».

Il hoche la tête à tout ce qu'elle dit.

Pour lui, elle parle la langue de l'amour.

*

On s'occupe de Viviane comme d'une endeuillée.

Elle broie sa main gauche dans la droite, arrache les cuticules. La chair à vif autour de ses ongles lui fait moins mal que l'absence de Marcel.

On a fermé les volets. Elle refuse la lumière. Même les zébrures du soleil à travers les persiennes irritent sa rétine.

Le jour était devenu pareillement insupportable après la mort accidentelle de son père, renversé par un tramway en rentrant de son travail, au centre de tri postal d'Oran.

Viviane venait d'avoir quinze ans. Elle s'était enveloppée, serrée, dans un drap blanc. Personne n'avait pu l'extraire de ce linceul de fortune. Elle était restée prostrée pendant plusieurs semaines. On n'avait pu la nourrir que de bouillie à la petite cuiller et de biberons de lait.

Elle ne s'était pas relevée pour assister à l'enterrement.

Ses sœurs ont accouru d'Oran et se relaient à son chevet. Quelques voisines, des cousines de Marcel, lui apportent à boire et à manger : de la salade de poivrons cuits, des tortillas, qu'elle laisse, à peine entamées, sur la table de nuit.

Les femmes la lavent, brossent ses cheveux, la massent à l'huile d'amande douce.

Elles bavardent à voix basse, assises autour d'elle : de la reconstruction d'Orléansville, des tentes des sinistrés qui, quatre ans après le tremblement de terre, sont toujours dressées dans le camp militaire ; de ces va-nu-pieds qui ont tout perdu, déjà qu'ils ne possédaient pas grand-chose ; de ces enguenillés dont la communauté juive ne sait plus quoi faire ; de la peur d'aller à la plage ou juste de sortir pour déguster une glace italienne sur le port de Mostaganem parce qu'un autre « Milk Bar » est toujours possible.

Plus rien n'est sûr. On peut perdre une jambe, un œil, la vie et, en même temps, on ne peut pas s'empêcher d'exister, hein. C'est ce qu'ils voudraient, les Arabes, qu'on cède à leur terreur, qu'on s'enterre vivants et en bonne santé. Elles évoquent la situation, les événements, et ce pauvre Marcel, lui qui est si gentil.

Viviane réclame le silence. Qu'on la laisse !

Alors, dans la chambre, ne reste plus que le bourdonnement de grosses mouches bleues, leur va-et-vient incessant qu'elle suit des yeux, grands ouverts dans la pénombre.

Les femmes reviennent la nuit pour éponger ses larmes quand elle se met à sangloter, que ses pleurs deviennent des spasmes incontrôlables.

Table

Un monde disparu
Les grandes vacances
Retour en Algérie

*Cet ouvrage a été composé
par Soft Office (38)*

Dépôt légal : août 2020
46-51-9569/9